

d'esprit naturel, de véritable dévotion ; trop intègre pour s'enrichir par des moyens suspects, il aurait été réduit par de précoces infirmités à la misère la plus profonde, si les propriétaires du château dont il avait fait valoir les terres pendant vingt années ne l'eussent autorisé à résider dans une petite maison voisine de leur domaine et à tirer parti pour sa subsistance de quelques arpens de terrain, jusqu'alors restés en friche.

La visite du vieux prêtre était pour le fermier Morin et pour sa gracieuse fille Marie, un événement heureux, sans pourtant être rare.

Aussi Marie s'empressa-t-elle de mettre devant les deux vieillards, à l'ombre du grand saule, une petite table qu'elle recouvrit d'une nappe d'une blancheur de neige, de fruits, de crème et de fleurs. Ses apprêts terminés, la douce enfant vint prendre place entre son père et le recteur.

Le repas et l'après-dîner se passèrent dans une intime et pieuse causerie. Puis, lorsque la nuit commença à descendre et à envelopper le paysage et qu'on entendit confusément mourir par delà les landes spacieuses, les agitations de la cité, le recteur se leva pour prendre congé de ses hôtes, et Marie s'offrit à l'accompagner, ils prirent tous deux, à travers les clos et les bois, le sentier du presbytère.

Marie, après s'être séparée du recteur, qui lui donna le bonsoir et sa bénédiction, reprit, sérieuse et pensive, le chemin de sa chaumière en suivant les contours d'un ruisseau, dont l'eau mourante se mêlait au bruit des glayeuls et des ménuphars en fleurs, agités mollement par la brise du soir, son âme était enlevée tout entière dans une rêverie profonde.

Au détour du sentier, une main vint se poser doucement sur la sienne et ces mots furent plutôt entendus de son cœur, qu'ils ne parvinrent à son oreille.

— C'est vous, Marie ?

— Gabriel ! dit-elle en tressaillant et en pressant avec vivacité la main qui était venue à sa rencontre.

— Ma douce Marie, quel bonheur quand je te vois, mais quelle sombre amertume, lorsqu'il faut me séparer de toi... tu es ma seule amie, mon unique compagne, ma seule consolation en ce monde. Oh ! Marie, ne m'abandonne jamais, conserve-moi pur, ardent, inaltérable cet amour que tu m'as promis, que tu m'as juré. Cet amour maudit de tous, mais que je bénis, moi, et sans lequel je ne pourrais vivre.

— Maudit ! répéta involontairement Marie, dont les yeux se remplirent de pleurs.

— Oui, maudit, condamné, regardé comme un crime, comme une mésalliance ! je n'ai que dix-huit ans, Marie, et ne puis briser les chaînes de famille qui font de moi, non un enfant, non un homme, mais un esclave, mais une victime. Ma mère, hautaine, impérieuse, ne saurait comprendre mon cœur, elle se rit de mes tourmens et de mes larmes.

Un pâle rayon de la lune vint en ce moment éclairer la figure du jeune homme et ses grands yeux noirs, attachés amoureuxment sur la tête blonde et charmante de Marie. Tous deux restèrent ainsi mornes et silencieux.

Mais pendant qu'ils étaient plongés dans une même et triste pensée, ils en furent tirés par l'apparition d'une forme humaine qui se dressa soudain devant eux.

Pâles et saisis d'effroi, ils ne purent faire un seul mouvement. La belle tête de Marie, restait appuyée sur la poitrine de Gabriel.

C'était la mère du jeune homme, c'était madame de Rambert.

Elle s'avança et saisissant Marie avec violence, elle l'attira brusquement vers elle.

— Arrêtez, ma mère, s'écria Gabriel d'une voix déchirante.

— Non, dit madame de Rambert, d'un ton rude et menaçant, ne vous ai-je pas défendu déjà de vous trouver ensemble ? Vous respectez je le vois, les ordres de votre mère, et vous, ajouta-t-elle en jetant à Marie un regard, vous l'encouragez dans ses actes de rébellion. Mais je veux que l'on m'obéisse. Vous, mon fils, suivez-moi !

— Oh ! Je vous en conjure, dit Gabriel suppliant, ne soyez pas inexorable. Ma mère, ne me séparez pas de Marie.

— Suivez-moi, je l'ordonne, et ne prononcez jamais en ma présence le nom de cette fille.

— Oh ! madame, c'en est trop, vous êtes cruelle, implacable... Eh bien ! puisque ni larmes ni prières ne peuvent vous fléchir, puisque vous sacrifiez votre enfant à une stérile et misérable ambition, soyez satisfaite, vous n'aurez plus de fils, je renonce à tout ; je quitte aujourd'hui même le château et vous laisse seule, seule avec les regrets qui ne manqueront pas de vous assaillir, avec le remords qui vous attend !

— L'ai-je bien entendu ! s'écria madame de Rambert au comble de l'exaspération, est-ce bien à moi que vous osez tenir un pareil langage ! Vous n'êtes plus rien pour moi, mais je n'abdique pas pour cela mon autorité sur vous. Quant à cette fille, dit-elle en montrant Marie, dès demain son père sera renvoyé de la demeure qu'il occupe, comme indigne de ma charité.

— Madame, madame ! s'écria Marie, en tombant à genoux, grâce, pitié pour mon père.

— Ni grâce, ni pitié, je vous chasse, et vous, enfant rebelle, je vous maudis !

En disant ces mots, cette femme prit le bras de Gabriel, et, l'entraînant avec une force surnaturelle, elle ajouta :

— Venez, je vous l'ordonne !

La pauvre Marie, regarda la mère et le fils s'éloigner avec un muet désespoir, avec une inexprimable douleur ; puis sa tête pâle, s'inclina, ses jambes chancelèrent ; elle essaya de se retenir à quelque objet dans le vide et tomba évanouie.

## II. — LE RECTEUR.

Le château de Rambert, qui s'élevait au bord de l'océan, était sur une des côtes de Bretagne, entouré de hautes roches escarpées. Le site était des plus grandioses. D'un côté, on voyait une grève qui se trouvait située à peu près à mi-chemin de la chaumière de Morin et du château. La baie était formée par deux promontoires. Sur le sommet de l'un s'élevait une croix en fer. C'était le tombeau de l'ancien seigneur, M. de Rambert. Sur l'autre rive, à l'embouchure d'un petit fleuve, un manoir gothique jonchait une falaise de moellons brisés et de granit en ruine.

Une multitude d'éperviers et de martinets habitaient les lézardes des murailles et leurs cris sauvages se mêlaient à ceux du goëland et aux plaintes mélancoliques du courlieux.

C'était là que Gabriel était né, c'était au milieu de cette nature sauvage que l'enfant, devenu homme, avait puisé un caractère rempli de poésie et de tristesse. Gabriel avait bu tout jeune encore à l'amer calice des douleurs de familles. Jamais madame de Rambert n'avait eu une caresse pour son unique enfant ; elle le tenait éloigné d'elle par une froideur extrême, ne lui parlant jamais qu'avec dureté. Aussi Gabriel avait-il toujours éprouvé, en présence de madame de Rambert, une sorte d'effroi ; tout petit,